

La transmission orale dans l'étude des Réunionnais d'origine chinoise

Edith Wong-Hee-Kam

► **To cite this version:**

Edith Wong-Hee-Kam. La transmission orale dans l'étude des Réunionnais d'origine chinoise. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2006, pp.55-58. hal-02161998

HAL Id: hal-02161998

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02161998>

Submitted on 21 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La transmission orale dans l'étude des Réunionnais d'origine chinoise

EDITH WONG-HEE-KAM

Pendant longtemps, les études concernant les Réunionnais d'origine chinoise ont souffert d'un certain nombre de handicaps rendant difficile la connaissance d'un milieu que les stéréotypes qualifiaient de « secret et de fermé » : une vision européenocentriste projetait sur eux des préjugés stigmatisants, même avec la volonté sincère de bien les connaître. D'autre part, le handicap linguistique constituait un obstacle de taille : rares, pour ne pas dire inexistantes, étaient les chercheurs qui pratiquaient les langues parlées par les Chinois de La Réunion. Or, comme l'affirme Frantz Fanon : « La langue est la maison de l'âme », et ne pas parler la (ou les langue(s) des gens concernés amène parfois, et même souvent, à n'avoir qu'un regard qui reste quelque peu extérieur et qui en tout cas n'accède pas à la compréhension intime des mécanismes secrets et profonds qui régissent les comportements humains.

Notre travail de recherche nous a donc amenée à défricher ce terrain d'études selon des méthodes différentes de celles qui ont été habituellement pratiquées : d'une part, nous avons eu recours aux approches interdisciplinaires, alliant l'histoire, la sociologie, l'ethnologie, la sinologie, et d'autre part, nous avons utilisé les pratiques de plusieurs langues sur laquelle j'insisterai essentiellement.

L'une de ces langues est le **hakka**, un des principaux dialectes de la Chine, parlée par environ 37 millions de personnes dans le monde, tant en Chine continentale (en particulier dans les provinces du Guangdong dont sont originaires les Hakka de la Réunion, du Fujian, du Sichuan) qu'à Taïwan, ainsi que dans des communautés d'outre-mer comme en Asie du Sud-Est, dans l'océan Indien ou en Amérique du Nord et du Sud. Majoritaires à Maurice depuis le début du XX^e siècle, les Hakka se sont installés depuis la fin du XIX^e siècle principalement dans le sud de La Réunion (mais on trouve d'importants noyaux à Saint-Paul ou à Saint-Benoît). C'est en hakka, la langue de mes parents, que j'ai pu recueillir de précieuses informations auprès des gens de la première génération (arrivés pour la majorité d'entre eux durant l'entre-deux guerres) et ceux de la

deuxième génération qui ont soit fait la scolarité chinoise en Chine, soit dans les nombreuses écoles franco-chinoises qui se sont ouvertes dans l'île entre 1937 et 1945 (les anciens élèves ont un bon niveau de langue chinoise orale). Au moment où je menais mes enquêtes dans le cadre de ma thèse, les gens de la première génération arrivaient pour beaucoup d'entre eux dans la dernière étape de leur vie, les âges allant de 60 à 90 ans. À l'heure actuelle, cette génération est pratiquement éteinte. Je peux dire que j'ai eu beaucoup de chances de pouvoir recueillir à temps d'ultimes témoignages, avant que le néant de la mort ne les efface à jamais de la mémoire humaine. Et c'est sans doute un des miracles de l'écriture d'assumer une forme d'éternité à ce qui est éphémère et passager.

Au cours de mes enquêtes, j'ai interviewé aussi bien des hommes que des femmes. Ces dernières mettaient souvent l'accent elles-mêmes sur la vie familiale, les rapports de voisinage, la vie dans les commerces — la boutique shinoi — avec ses contraintes et ses satisfactions, le contact avec la population locale, la vie religieuse aussi bien chrétienne (puisque la majorité des enfants chinois étaient baptisés et suivaient le catéchisme) que traditionnelle (celle qu'elles avaient eu l'habitude de pratiquer en Chine et qu'elles continuaient d'ailleurs à suivre malgré les aléas de l'émigration).

Pour les hommes, les préoccupations portaient sur la vie professionnelle, sociale et politique, sur la transmission de l'héritage culturel chinois... Ainsi, Monsieur Emile Ng Tock Mine, aujourd'hui décédé, s'est volontiers prêté au jeu des interviews et m'a fourni des documents de divers ordres, en particulier des poèmes dont j'ai fait la traduction, des relations historiques concernant le temple de Guandi à Saint-Pierre, etc. En général, je n'enregistrais pas sur un magnétophone car j'avais remarqué que cela suscitait chez les interlocuteurs de la méfiance, de la gêne et de la réserve. L'entretien était fait en hakka émaillé d'expressions créoles, la discussion avait lieu à bâtons rompus et ensuite, chez moi, je tâchais de me remémorer le fil de la conversation et je notais par écrit tous les éléments dont je me souvenais.

J'ai eu l'occasion de me rendre en Chine et d'interroger de multiples témoins, que ce soit des membres de ma famille ou des chercheurs du Centre de Recherches sur les Hakka de Meixian, district d'origine de ceux qui ont émigré aux Mascareignes. J'y ai reçu un accueil convivial. Les chercheurs m'ont fait visiter plusieurs localités parfois éloignées comme Dapu qui se trouve à l'extrême — est de la province du

Guangdong, sur des routes parfois cahotantes et truffées de nids de poules. Ils m'ont ouvert diverses demeures hakka dont j'ai pu comparer l'architecture, et ils m'ont donné une intéressante documentation en chinois sur cette région. Dans le contact avec ma famille, j'ai pu reconstituer des modes de vie ancestraux, des coutumes et des croyances dont j'avais entendu parler dans mon enfance, mais qui prenaient là une acuité et une présence toutes particulières. La vie paysanne m'a permis de trouver des points de comparaison avec celle de La Réunion.

L'autre langue chinoise à laquelle j'ai eu affaire a été le **cantonais**. L'obstacle qui se dressait devant moi était que je ne le pratiquais pas : en effet, d'un dialecte chinois à un autre, la compréhension est quasiment impossible, et c'est en général sur la langue écrite que les Chinois issus de groupes ethno-linguistiques différents communiquaient, dans la mesure où les idéogrammes gardent un sens permanent à travers toute la Chine. Mais j'ai eu la chance d'être aidée par des locuteurs de cantonais dévoués et accueillants : ils m'ont introduite dans des familles, et ont fait fonction de traducteurs cantonais-créoles, me permettant de recueillir des propos que je retraduisais ensuite en français par écrit. J'ai eu ainsi l'opportunité de rencontrer Monsieur Thiaw-Ti dans les années 90 : lors de notre entrevue, il avait cent-trois ans, mais avait toute sa tête et faisait preuve encore d'une étonnante mémoire. Il m'a tout particulièrement parlé de l'école franco-chinoise de Saint-André, où l'on a enseigné le cantonais durant de nombreuses années. Plusieurs élèves en sont sortis, tels Monsieur Raphaël Chane-Name qui consacre sa retraite à écrire des poèmes et à faire de la calligraphie. Pour cette rencontre, j'ai été aidée par la présence prévenante de ses deux fils (70 et 65 ans), ainsi que par un ami qui m'ensuite aidée à traduire un texte écrit en chinois par Monsieur Thiaw-Ti et qui était relatif à l'école mentionnée plus haut. Je signale aussi que j'ai consulté les textes d'un autre Cantonais, Monsieur Ho Ching-ti, ancien enseignant à l'école franco-chinoise de Saint-Paul, chaussée Royale, qui m'ont été d'un grand secours : ils portaient sur l'histoire de Chine, mais aussi sur l'immigration des Cantonais à la Réunion, et sur ses souvenirs personnels, en particulier sur ses souvenirs d'enseignants.

Une autre langue chinoise m'a été indispensable dans mes enquêtes : il s'agit du **mandarin** que je pratique. Je l'ai utilisé pratiquement dans tous mes déplacements, vu que c'est devenu la langue nationale de la Chine et que les jeunes générations l'apprennent obligatoirement à l'école : il est devenu la langue véhiculaire du pays, j'ai pu le constater à

Meixian, à Canton, à Hong-Kong ainsi qu'à Taïwan et à Singapour. Quand je me suis rendue aux Etats-Unis, c'est en mandarin que j'ai communiqué avec une étudiante de Los Angeles originaire de Hong-Kong.

Par ailleurs, la langue véhiculaire que j'ai utilisée à la Réunion a été souvent le créole, parlé pratiquement par toutes les générations de Chinois à quelques rares exceptions près, même si les gens de la première génération avaient un accent et une syntaxe qui pouvaient surprendre un non-habitué, mais qui, pour ma part, ne m'ont pas posé problème.

Parmi les langues utilisées, il me reste à signaler le français, langue dans laquelle je communique avec la plupart des Réunionnais d'origine chinoise, avec les chercheurs français, avec les enseignants de l'EHESS où j'ai soutenu ma thèse. De nombreux ouvrages et articles écrits en français ont été bien sûr consultés et c'est dans cette langue que je rédige l'essentiel de mes écrits.

Enfin, je fais remarquer que le recours à l'anglais m'a été nécessaire que ce soit à l'oral ou à l'écrit. Ainsi, pour communiquer avec des universitaires de Singapour de la National University of Singapore, il était indispensable de parler anglais, comme ce fut le cas aux Etats-Unis ou à Maurice lors de la First World Chinese Conference (1992) où la majorité des intervenants, issus de la diaspora chinoise, provenaient du monde anglophone.

Finalement, le bilan des moyens que nous avons utilisés, en particulier sur le plan linguistique, nous montre que dans l'étude des Réunionnais d'origine chinoise, il existe une interférence de plusieurs facteurs qui est révélatrice du processus de créolisation, dans le sens d'associations combinées avec des transformations de divers substrats. Les références ancestrales des langues d'origine et l'interaction culturelle liée à la créolisation concourt ainsi à l'émergence complexe d'une identité réunionnaise en perpétuelle recomposition.